Morris

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **30 (1892)**

Heft 10

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-192834

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

faillâi coute qui coute on coup dè remésse perquie.

— Qu'âi-vo don! se lâo z'a fé lo Conset fédérat?

— N'ein que clliâo gaillâ sè fottont dè no et que no z'eimbétont. No font grulâ lè bliessons et l'est leu que lè medzont. N'est pas po cein qu'on a fé la fujon.

— Ah bin, fédè atteinchon! se lâo z'a repondu lo Conset fédérat, que c'est dâi dzeins rassis et dè boun'écheint que n'âmont pas ébrequâ lè z'écoualès po férè dâo boucan. Se vo tsecagni trâo clliâo Bernois, cein porâi mau veri.

— Oh! n'ein pas poâire, se lâo z'a de ion dè pè Dzenèva. N'ein onco per tsi no pas mau dè sordâ dâo terriblio soixante-dix-quartoozè, que n'ont pas poâire dè cresenâ et ni dè sè branquâ contrè lè Bernois; que c'est dâi lulus fermo quie, allâ pî! L'ont bin provâ.

— Ne dio pas, se l'a fé lo Conset fédérat; mâ se vo z'einmourdzi onna niése, mè bombardâi se cein ne porrâi pas mettrè à betetiu tota l'Uropa, kâ cein bourmè dza on pou pertot; et se vo frottâ l'allumetta, lo fû porrâi bin prendrè âi z'étopès. Vo faut tâtsi de vo z'arreindzi à l'amiablia, kâ que vont derè lè grantès puissancès? Ne veint derè dou mots à clliâo dè Berna. On farà la tenâblia se vo volliâi; mâ séyi sâdzo et n'épécliiâ pas lè carreaux! A la revoyance!

(La fin deçando que vint.)

HOCHE-QUEUE

par Auguste Geoffroy.

II

Je retrouvai Bernard quelques mois plus tard, puis encore pendant trois autres séjours, à Monthiers-aux-Bois. Tout garde qu'il fût, il avait su se faire aimer de chacun dans le pays; il était si poli, si conciliant, si brave, si bon, que les voleurs forestiers se retenaient pour ne pas lui faire *arriver du désagrément*, comme ils disaient. S'il était contraint de verbaliser, il le faisait doucement, sans paroles injurieuses, avec des regrets exprimés et de sages conseils donnés; pendant que sa main droite écrivait sur le carnet, la gauche glissait une pièce de quarante sous dans la poche des *fagoteuses*, du *hartier* ou du *tendeur de collets*. La mère Bernard avait toujours du bouillon et le brigadier quelques brassées de sa portion *d'écailles* pour les malades. Sa croix d'honneur en imposait aussi, car le peuple se sentait honoré dans la personne d'un des siens. Ce n'est point le hasard, ni même les délicates attentions que Bernard prêtait à ses chefs qui l'avaient fait envoyer au poste si difficile de Monthiers-aux-Bois, mais bien un calcul raisonné de l'administration. Lui seul était capable de tenir là où aucun autre forestier n'avait pu tenir; et il tenait, en effet, à la satisfaction générale.

Un homme cependant le détestait d'une haine doublement féroce: haine de braconnier pour le garde et aussi haine d'une âme dévoyée pour une nature généreuse, droite. Cet homme s'appelait Hervé et était lui-même un ancien garde révoqué pour son inconduite. Hervé, à dire vrai, était aussi malheureux que coupable; il avait été autrefois un forestier actif, intelligent, honnête. Puis sa femme l'avait lâchement abandonné afin d'aller vivre en servante-maîtresse au château d'un gentilhomme chasseur des environs; et il s'était mis à boire, il avait fait des dettes, il avait négligé son service. De chute en chute, il en était arrivé, après plusieurs condamnations successives, à marauder dans les vignes, à passer les nuits à l'affût, pour aller ensuite vendre son gibier en cachette. Il habitait avec sa fille une ferme abandonnée, sur la lisière de la forêt et au bord d'un étang marécageux dont il volait encore le poisson.

Souvent Bernard l'avait surpris, à la nuit tombante, dans les clairières embrumées, tendant ses collets ou guettant le passage des bécasses; souvent, il l'avait entendu courant au travers des broussailles d'un pas alourdi par le chevreuil qu'il portait; mais toujours il semblait n'avoir rien vu, n'avoir rien entendu. Non pas certes par peur du coup de fusil qu'Hervé n'eût pas manqué de lui lâcher en se sauvant, mais sur les conseils officieux de ses chefs d'abord et aussi par pitié pour un ancien camarade tombé dans le malheur. A ce dernier sentiment s'en mêla un autre dans le cœur de Bernard; au cours de sa seconde année de résidence.

Car Hervé, Hervé le braconnier, avait une fille de dix-sept ans, la plus douce et la plus honnête enfant que l'on pût trouver, la plus jolie aussi, avec ses grands yeux gris, ses tresses de cheveux cendrés, sa peau brunie par le hâle, sa voix harmonieuse et sa sauvagerie mutine. Jamais une plainte sur ses lèvres, et cependant elle n'était pas heureuse, la pauvrette, subissant chaque jour et plus que qui que ce fût, les conséquences de la dégradation de son père. Souvent elle n'avait pas de pain et se voyait meurtrir de coups par le braconnier ivre. Rien encore ne lui était plus pénible cependant que ses grossièretés, ses injures, surtout celles qui l'atteignaient dans sa mère, comme: « Va-t-en, propre à rien, tu ne vaudras pas mieux que ta mère. » Alors elle courait seule, au plus touffu des halliers, pleurer ses dernières larmes, réduite à désirer qu'un nouvel emprisonnement la séparât d'Hervé pour quelque temps.

De grandes chasses de propriétaires, des battues de la gendarmerie, la pêche des étangs, le changement des saisons ou les migrations du gibier obligeaient le braconnier à s'absenter plusieurs fois par an, d'une façon à peu près régulière; il changeait temporairement de contrée. C'étaient les bons jours pour sa fille. Elle allait alors par les allées forestières, sans soucis, sans crainte, subitement joyeuse, sautillante, avec ses paniers de noisettes, de mûres, de cormes, d'alises ou de fraises, avec ses plumets de jonc, ses bottes de bruyères, ses trèfles d'eau, ses balais d'osier et ses champignons. On la rencontrait successivement dans chacun des villages du canton, frappant aux portes des grosses maisons, chez les riches, pour y offrir sa cueillette odorante; ses jupes courtes étaient toutes plaquées sur ses jambes par la rosée, ses cheveux rebelles et débordants étaient remplis de flocons de mousse, ses menottes maigres et longues étaient déchirées par les ronces. Personne n'étendait à elle la répulsion qu'inspirait le père; on lui achetait volontiers et son allure vive, chantante, perpétuellement agitée de bergeronnette, lui avait fait donner le surnom de *Hoche-Queue*. Elle se suffisait ainsi à elle-même, la pauvre *Hoche-Queue*, sans faire de tort à personne qu'aux oiseaux de la forêt, ses amis; bienheureuse quand Hervé ne trouvait pas dans leur cachette les quelques sous qu'elle s'était mis de côté pour acheter une robe d'indienne ou un caraco de laine.

Bernard la surprenait, elle aussi, dans les clairières, arrachant ses brindilles de houx, ses fougères; il l'entendait chantonner dans les coupes, alors qu'elle choisissait ses champignons et cueillait ses fraises; et toujours il la voyait et l'entendait de loin. D'abord, elle l'avait fui inconsciemment, comme un ennemi de son père, comme d'habitude les gens qui vivent des bois ou dans les bois fuient le garde; puis un jour qu'ils s'étaient trouvés, par hasard sans doute, nez à nez dans un sentier, il lui avait semblé si bon et si beau, ce seigneur de la forêt en képi vert, qu'immédiatement elle avait été fascinée.

Bernard était plus que bon pour elle, car il l'aimait, sa petite sujette abandonnée; son amour était fait de leur isolement chaste à tous deux, de leur vie commune dans le murmure des grands bois qui en racontent long à ceux qui savent les écouter, de son attendrissement compatissant pour la fille malheureuse d'un ennemi. Le cœur du brigadier avait de ces illogismes propres aux âmes qui ne sont point vulgaires; il voulait du bien surtout à qui le détestait. Par une autre délicatesse venue aussi du cœur, Bernard n'adressa la parole au *Hoche-Queue* que pour lui dire d'aller trouver sa mère trois fois par semaine, à la Maison Forestière, et que chaque fois la totalité de sa cueillette lui serait achetée. Le brave garçon avait voulu mettre dès l'abord sa mère de moitié dans ses relations avec le *Hoche-Queue;* il lui semblait ainsi les épurer et les garantir contre toute terminaison indigne de l'un et de l'autre. *(A suivre).*

Morris.

A propos du centième anniversaire de la naissance de Rossini, qu'on vient de fêter à Paris par des solennités musicales au Grand Opéra et à l'Opéra comique, on lira peut-être avec plaisir l'historiette suivante que nous retrouvons dans nos papiers. Elle est signée Léo Lespès, et date de 1842 :

L'autre jour, un de mes amis vint me trouver; il avait l'air d'un véritable solliciteur, le chapeau à la main, le regard embarrassé, l'air indécis.

— Mon cher, me dit-il, j'ai un brave homme, d'un âge raisonnable; il est inoccupé en ce moment; il voudrait trouver un emploi de garçon de bureau, prends-le.

— Mais je n'ai pas besoin de garçon de bureau, j'en ai un.

— Ça t'en fera deux.

— Mais c'est trop...

— Ah bah! c'est entendu, s'écria mon ami, demain il viendra s'installer; adieu, tu m'en diras de bonnes nouvelles.

Et l'étourdi s'échappa sans écouter mes doléances.

Le lendemain, un homme se présenta chez moi ; c'était le candidat annoncé. J'allai à sa rencontre bien décidé à l'éconduire immédiatement. Pourtant, lorsque je le vis, je ne sais comment cela se fit, mais il me fut impossible de refuser ses services. C'était un de ces types de serviteurs fidèles devenus rares aujourd'hui.

Sa physionomie était froide, des cheveux noirs mêlés de nuances argentées ombrageaient son vaste front. Ses habits, quoique vieux, étaient admirablement propres. Il ressemblait à ces enfants du peuple qui, suivant les nobles au service desquels ils s'attachaient, partout où le destin les conduisit, partagèrent l'exil auxquels ils n'étaient pourtant pas condamnés.

— Comment vous nommez-vous ? lui dis-je.

— Morris.

— Eh bien! Morris, installez-vous ; dès aujourd'hui vous pouvez commencer vos travaux.

Morris fut bientôt au fait. Il prit soin des plumes, des écritoires, il rangea les papiers de mon bureau en homme qui s'entend à cette délicate tâche, c'est-à-dire sans rien bouleverser ; c'était le garçon de bureau modèle.

Bientôt diverses circonstances vinrent piquer étrangement ma curiosité. Un jour que je sortais avec Morris, je vis feu Cherubini le saluer avec l'affection d'un ami.

— Vous connaissez M. Cherubini? lui dis-je.

— Parbleu, il dînait, dans un temps, toutes les semaines chez nous.

Je ne sus que répondre. J'étais frappé d'étonnement. Plus loin, nous vîmes M. Auber. L'auteur de la *Muette* s'avança vers Morris et lui serra la main.

— Bonjour, mon bon ami, cela va bien?

— Très bien, M. Auber, dit Morris avec familiarité.

— Vous ne venez pas me voir, reprit M. Auber, c'est fort mal.

— J'irai un de ces jours, fit Morris, mais si vous saviez, j'ai été tellement occupé ces jours derniers...

Anber lui donna une petite tape sur l'épaule en lui disant :

— Au revoir.

— Vous connaissez aussi M. Auber ? m'écriai-je.

— Tiens, il venait aussi chez nous. Il a souvent exécuté au piano des morceaux inédits de sa *Muette*.

Je restai confondu... Quel était donc cet homme que j'avais pris pour garçon de bureau !

A quelques pas du passage de l'Opéra, nous trouvâmes M. Véron et M. Duponchel causant ensemble. Ils ne firent pas attention à moi, mais saluèrent Morris avec un bienveillant sourire.

— Voilà, dit M. Véron, l'homme qui m'a apporté un des plus beaux opéras que nous ayons représenté, et à une époque où nous en avions besoin. Bonjour, Morris, mon bon ami, ajouta-t-il en se tournant vers mon homme, au moment où il quittait le boulevard.

— Vous êtes aussi ami de M. Véron ? dis-je à Morris.

— Oui, très ami.

— A propos, s'écria M. Duponchel en revenant sur ses pas, avez-vous des nouvelles d'Italie ;

— Pas depuis quelque temps, répondit Morris.

En ce moment, nous entrâmes à l'Académie royale de musique, pour y prendre des billets que Morris devait ensuite porter à une provinciale qui m'était tombée sur les bras.

Alors ce fut un tableau des plus bizarres. Morris fut entouré, fêté, serré de toutes parts. Levasseur lui tapa amicalement sur la joue. M. Habeneck lui serra la main, Massol le tutoya... chacun lui criait : *Morris, bon soir, Morris, ça va bien, Morris.*

— Décidément, me dis-je, j'ai pris à mon service un demi-dieu de ces temps-ci ; Morris aura *commis* un opéra.

En m'en retournant, je lui dis :

— Morris, connaissez-vous la musique?

— Non, monsieur, répondit-il, pas une note.

Je me couchai ce soir-là tout agité.

. . . . . .

Le lendemain, je courus chez l'ami qui m'avait recommandé Morris.

— Quel est donc cet homme, lui dis-je, qui connaît toutes les sommités musicales, qui a porté des opéras à l'Académie royale de musique, qui a vu dîner chez lui Cherubini et Auber? est-ce quelque président de société philharmonique d'Allemagne ?

Mon espiègle ami se mit à rire d'un rire homérique ; il en eût au moins pour cinq minutes ; quand cet accès de gaîté fut fini, il me dit !

— Jean Morris, ton garçon de bureau, n'est ni musicien, ni compositeur, c'est tout bonnement l'ancien valet de chambre d'un monsieur qui s'appelle...

— Eh bien, comment s'appelle-t-il !

— Giacomo Rossini.

Bagues. — Les bagues trop étroites produisent l'étranglement des doigts ; il faut les enlever afin de n'être pas obligé de les faire couper plus tard. Voici le moyen : on trempe d'abord le doigt dans de l'huile et ensuite on le plonge dans de l'eau bien froide.

* * *

Ratafia de Moka. — Prenez 125 grammes de bon café Moka que vous brûlerez modérément d'un ton mordoré, puis vous le pilerez tout bouillant dans un mortier. Mettez-le ensuite dans une large bouteille ou bocal, ajoutez 625 grammes de sucre en poudre et deux litres de bonne eau-de-vie. Remuez tous les jours, pendant huit jours, filtrez et mettez en bouteilles.

THÉATRE. — Dimanche 6 mars **Marie-Jeanne** *ou la femme du peuple*, grand drame à sensation, qui fera sans doute salle comble. — M. Scheler, nous dit-on, montera très prochainement une pièce qui a eu, dans le temps, un très grand succès : **Michel Strogoff**, augmenté de plusieurs scènes nouvelles.

Causeries littéraires. — C'est avec grand plaisir que les amis de la littérature accueilleront l'annonce de deux causeries littéraires sur *Marivaux*, qui nous seront données jeudi et vendredi 10 et 11 mars, à cinq heures du soir, dans la salle des concerts du Casino, par M. **Philippe Godet**. Le spirituel conférencier, que nous avons si rarement l'occasion d'entendre à Lausanne, aura, nous n'en doutons pas, un nombreux et sympathique auditoire.

Solution du délassement de samedi. — Aux mots arbre, cire, gérant, giron, etc., il s'agissait d'ajouter les sept notes de la musique de manière à former sept mots nouveaux, de façon à ce que la première lettre de chacun de ces mots nouveaux servît à composer l'un des mots de la devise républicaine. Pour cela voici comment il faut opérer :

VILE	+ RE	=	**L**IEVRE
MIEN	+ FA	=	**I**NFAME
ARBRE	+ SI	=	**B**RASIER
GERANT	+ MI	=	**E**MIGRANT
GIRON	+ DO	=	**R**IGODON
NOTEUR	+ SOL	=	**T**OURNESOL
CIRE	+ LA	=	**E**CLAIR

Un seul *abonné* a répondu juste, c'est M. Amiguet, à Gryon, à qui la prime est échue.

Enigme.

Je traduis les adieux quand on quitte la ville.
En campagne, aux soldats j'indique le chemin.
Qui me perd voit souvent sa raison inutile,
Et je ruine parfois qui me tient dans la main.

L. MONNET.

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes.
Encaissement de coupons. Recouvrements.

Nous offrons net de frais les lots suivants : Ville de Fribourg à fr. 13,25. — Canton de Fribourg à fr. 27, —. Communes fribourgeoises 3 % différé à fr. 48,—. — Canton de Genève 3 % à fr. 105.— De Serbie 3 % à fr. 85,—. — Bari, à fr. 63,—. — Barletta, à fr. 40,—. — Milan 1861, à fr. 42,—. — Milan 1866, à fr. 12,50. — Venise, à fr. 26,—. — Ville de Bruxelles 1886, à fr. 100—. — Bons de l'Exposition, à fr. 6,50. — Croix-blanche de Hollande, à fr. 15, —. — Tabacs serbes, à fr. 15,—. *Port à la charge de l'acheteur. Nous procurons également, aux cours du jour, tous autres titres.*

J. DIND & Cº, *Ancienne maison J. Guilloud.*

4, rue Pépinet, LAUSANNE
Succursale à Lutry. — Téléphone.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD.